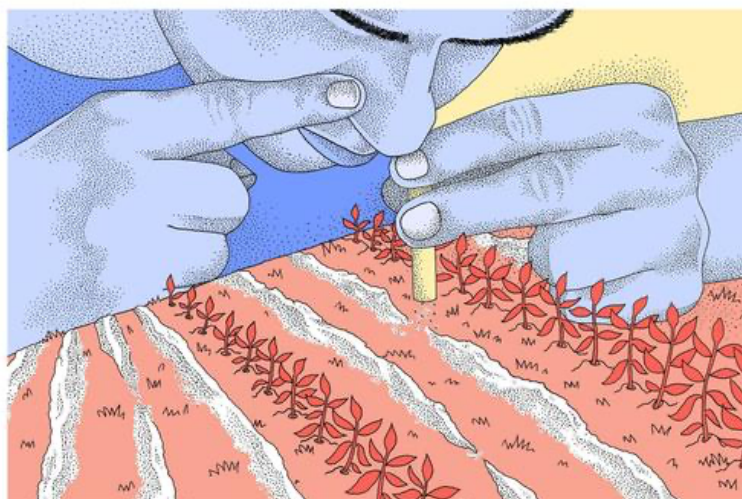


Cocaïne à tout bout de champ



CÉLIA CALLOIS

Marine Miller et Margherita Nasi

TRAVAIL SOUS COCAÏNE 3 | 3

La « blanche » s'est infiltrée au cœur des zones rurales et des villes moyennes. Elle est consommée pour supporter l'extrême pénibilité du travail sur les chantiers, dans les fermes, y compris par les plus jeunes

Chaque matin, au réveil, Simon (toutes les personnes citées par leur prénom ont requis l'anonymat) se mouche, puis observe le tissu. Blanc : il peut sniffer sa première ligne de cocaïne.

Rouge : il saigne, il l'avale. Le soleil n'est pas encore levé et l'agriculteur « *relance la machine* » avec une trace de poudre blanche. Il entame la journée « *comme un zombie* », glissant un pochon de coke dans sa poche. Il soigne ses vaches. S'occupe des cultures

céréalières de l'exploitation familiale, reprise en 2021. Profite de sa pause déjeuner pour se réapprovisionner en drogue : « *Je prends 6 grammes en disant que ça va tenir trois-quatre jours, mais tout part en une journée.* » Il termine de travailler vers 18 heures ou 19 heures, sauf en période de moisson. Le soir, il fait la fête jusqu'à 23 heures avec « *ses potes de conso* ». Et après ? « *Soit tu es vraiment mal et tu sombres, soit tu mets plusieurs heures avant de t'endormir.* » Le lendemain, il se mouche à nouveau.

Simon a tenu ce rythme plus de quatre ans, entre ses 36 et ses 40 ans. Sa consommation de cocaïne, d'abord récréative et occasionnelle, a viré à l'addiction avec le début d'une carrière de commercial dans une entreprise d'équipements agricoles. Elle s'emballe avec la reprise de la ferme familiale normande. « *C'est une grosse charge financière, des décisions à prendre qui peuvent te coûter cher, dit-il. Si tu rates, c'est la famille que tu plantes.* »

Au début, la cocaïne lui donne de l'énergie. Puis, elle l'anesthésie : « *Je travaillais beaucoup et mal, dans le seul but de consommer davantage. J'ai augmenté les rendements d'une culture de céréales plus facile sur le plan technique pour pouvoir me droguer davantage.* » Sa consommation atteint plus de 20 000 euros l'année. Sa santé en pâtit. « *Toutes les trois semaines, j'étais aux urgences car je pissais du sang, confie-t-il. Je faisais infection urinaire sur infection urinaire.* » Aux problèmes de santé s'ajoutent les difficultés

relationnelles. Il devient agressif avec ses collègues, abîme sa relation amoureuse – « *une fille de plus que j'allais manipuler et perdre à cause de la drogue* ».

Qu'elle soit consommée par voie orale, nasale, intraveineuse ou inhalée par l'intermédiaire d'une pipe, la « blanche » n'est plus l'apanage des professions libérales, du monde de la finance, de la pub et du show-business, explique Alexis Peschard, addictologue et fondateur de GAE Conseil, une structure consacrée à la prévention des conduites addictives dans le contexte professionnel : « *La consommation de cette drogue s'est banalisée sur les chantiers, dans les entrepôts, les ateliers, les usines, et dans les fermes.* » Son usage est illicite et puni d'un an d'emprisonnement et de 3 750 euros d'amende. Les complications médicales, parfois très graves, sont en augmentation. La cocaïne est responsable de 10 000 hospitalisations par an, selon les chiffres du gouvernement.

« C'est facile de s'en procurer »

En mai 2024, Simon découvre les Narcotiques anonymes. Nés aux Etats-Unis en 1953 et introduits en France en 1984, ces groupes de parole pour les consommateurs de drogue ne cessent de se répandre : plus de 200 réunions hebdomadaires en France, y compris dans des régions rurales. Calquées sur le modèle des Alcooliques anonymes, créés vingt ans plus tôt, ces réunions font se croiser des « *employés de banque, flics, maçons, serveurs, retraités, ouvriers agricoles* ». « *Et*

moi qui croyais que c'était réservé aux chefs d'entreprise stressés ! », s'exclame Simon. Malgré la variété des profils, « on se comprend tout de suite ». « Clean » depuis juillet 2025, l'agriculteur continue de se rendre, chaque samedi soir, à la réunion du Havre (Seine-Maritime).

Le prix au gramme a baissé de 30 % ces dix dernières années, retrace l'addictologue Alexis Peschard : *« Les modalités de vente se sont simplifiées, les dealers proposent du microgrammage, avec des tarifs d'entrée à 15, 20 euros. »* Il observe une nouvelle pratique de consommation en groupe : *« Avant on partageait une bouteille de vin, maintenant c'est un gramme de coke. »* Le produit est plus accessible, y compris géographiquement : *« Même dans la Creuse, c'est facile de s'en procurer. »* Simon le voit : la cocaïne se faufile *« jusqu'au bout du champ. Tu commandes sur WhatsApp et, une heure après, tu es livré par des petites mains du trafic, des gars en bagnole ».*

La cocaïne inonde des secteurs professionnels autrefois relativement épargnés. Ainsi du bâtiment, au moment des grands déplacements pour la construction, la maintenance, ou sur des chantiers requérant des techniques particulières. *« Le soir, dans les gîtes, loin de la famille, dans un milieu masculin avec un salaire multiplié par deux en raison de la mobilité géographique, avec la pression du groupe, tout est propice à la consommation »,* appuie Alexis Peschard. Il évoque également le monde de la sécurité privée, *« des travailleurs*

confrontés à l'ennui, à l'isolement, à la fatigue et à la peur pour leur sécurité », ou encore les intérimaires, les agriculteurs et les marins-pêcheurs, autant de professions aux conditions de travail dégradées.

Chez les agriculteurs, le taux de suicide est parmi les plus importants en France, poursuit l'addictologue : *« Ils sont soumis à une forte pression économique, des amplitudes horaires énormes, une pénibilité physique. Ils trouvent dans la cocaïne et les nouveaux produits de synthèse des solutions à la vie qu'ils ont et à la pression qu'ils subissent. »* La cocaïne est conçue comme un *« produit médicament »*, et c'est tout le problème : *« Elle répond au besoin de compenser la fatigue physique et mentale, de tenir face aux horaires décalés et à la pression de rendement. Elle "fait du bien" avant de rendre malade. »*

A l'âge de 30 ans, Steve a perdu sa voix. *« Je fumais tellement de coke que je ne pouvais plus parler »*, avoue-t-il. Nous le rencontrons à la réunion des Narcotiques anonymes au Havre un samedi de juin, dans une petite salle mise à disposition par une église de la ville. Steve a 45 ans aujourd'hui. Il est « clean » depuis trois jours, date à laquelle son addictologue lui a conseillé d'apprendre à ses jumeaux de 7 ans comment réagir s'il fait une overdose. *« Je n'ai pas envie de leur parler de ça, pas envie qu'ils vivent ce que je vis »*, résume-t-il devant l'assemblée composée d'une vingtaine de personnes, hommes et femmes de tous âges.

Une fois la réunion terminée, le groupe se retrouve pour dîner dans la maison d'une membre des Narcotiques anonymes sur les hauteurs du Havre. Steve poursuit son récit. Il a commencé les drogues pour faire la fête avant de basculer dans la dépendance au début de sa vie active : *« Je chargeais des camions dans une plateforme logistique. On devait porter des charges lourdes en permanence, en horaires décalés, je faisais du 19 h 30-4 heures du matin. Tout le monde consommait. »* En 2017, il quitte l'entrepôt pour devenir chauffeur routier. Il espère alors mettre fin à son addiction, craignant de conduire sous l'effet des substances. Il n'y arrive pas. Entre 2017 et 2023, il consomme quotidiennement *« 3 grammes d'héro et 2 grammes de coke »*, tout en roulant dix-sept heures par jour.

« La banalisation des substances, dont la cocaïne, s'inscrit dans le cadre d'une intensification du travail. Les salariés sont soumis à une pression temporelle accrue, à des exigences croissantes de polyvalence, à un contrôle renforcé, tandis que l'individualisation des tâches et des carrières accentue la compétition et fragilise les collectifs de travail, analyse Renaud Crespin, sociologue et chargé de recherche au CNRS. Le recours aux produits se fait très rarement contre le travail, mais plutôt pour mieux l'accomplir, et faire face aux difficultés. »

Voire les fuir. A 20 ans, Léo n'accroche pas avec le monde du travail : *« Faire cinquante heures semaine pour 1 500 euros, le tout avec un*

patron qui te dit qu'il ne faut pas compter ses heures, ce n'est pas pour moi. » La cocaïne, qu'il vient alors de découvrir, tout juste majeur, dans un festival de musique, l'aide à tenir la cadence dans le restaurant qui l'embauche après son CAP en pâtisserie : « *Les horaires, c'était chaud. On faisait 300 couverts, je me faisais un rail toutes les heures. »*

Il vend de la drogue pour financer sa consommation, puis il finit par ne plus faire que ça, après un licenciement économique pendant la pandémie de Covid-19. Sa consommation grimpe alors en flèche :

« J'allais tout le temps en teuf, en "free party", je faisais tous les after possibles à Paris, au Havre, à Caen. Je vendais pour consommer. Je gagnais 2 000 euros généralement, 5 000 les bons mois. » Son père, chauffeur routier, accro à l'héroïne et au cannabis pendant quarante ans, fume parfois un joint avec lui ou partage une « ligne ».

Terrorisé à l'idée de se perforer la cloison nasale ou de perdre ses dents à cause de sa consommation – avec 1 gramme par jour, tous les jours, soit cinq à dix prises quotidiennes –, Léo est obsédé par son hygiène bucco-nasale. « *J'ai perdu un frère d'une overdose. A sa mort, je n'ai pas compris. Je me suis dit qu'il ne gérait pas, alors que moi oui. »* Sauf que Léo ne dort presque plus la nuit. Il transpire, grince des dents, serre la mâchoire. Il s'isole et enchaîne les crises d'angoisse. « *En six mois, j'ai dû finir vingt fois à l'hôpital, certain que j'allais mourir. »*

Travailler pour consommer

Il finit par frapper à la porte des Narcotiques anonymes, initié par son père. Il y rencontre « *des jeunes qui partagent les mêmes symptômes, les mêmes angoisses* ». Aujourd'hui au chômage et « clean » depuis plusieurs mois, Léo, presque 30 ans, aimerait reprendre un travail dans la cuisine ou la pâtisserie : « *Il faut que je me reforge mentalement. Ce qui me motive, c'est d'aider d'autres dépendants. Les gens m'ont toujours vu comme le gars de l'extrême. Si j'ai réussi, c'est que c'est possible.* »

Dans l'église du Havre qui accueille les Narcotiques anonymes, une nouvelle membre s'est présentée, silhouette chétive, voix mal assurée, regard perdu. Charlotte, 28 ans, est « *“clean” depuis seize jours* ». Son histoire avec la drogue date de l'adolescence : l'héroïne à ses 15 ans et, depuis ses 17 ans, un traitement à la méthadone, un opioïde analgésique, qu'elle peine à diminuer. La jeune femme a connu plusieurs overdoses, et autant de cures de désintoxication. Elle est accro à la cocaïne basée, à savoir le crack ou free-base, de la cocaïne à laquelle on ajoute une base (ammoniaque ou bicarbonate de soude) pour la rendre fumable. Ses effets, juge-t-elle, sont « *très intenses, très courts* ». Les « cravings », ainsi que l'on nomme les envies irrépessibles de se droguer, sont dévastateurs. Ses premiers salaires sont mis au profit de sa consommation.

Employée chez un traiteur, Charlotte accepte alors tous les extras et

gagne jusqu'à 4 000 euros par mois : « *Je travaillais plus pour gagner plus et consommer plus. Je prenais mon pochon et, toutes les heures, j'allais aux toilettes. Ça se voyait, bien sûr. J'avais les pupilles dilatées et je tremblais.* »

Le lendemain de notre rencontre au Havre, Charlotte nous partage ses espoirs. Le travail, dans son cas, pourrait être une issue : depuis deux ans, elle a son diplôme d'éducatrice sportive, son rêve depuis toujours. « *Je suis bien dans ce boulot. Faire du sport me fait penser à autre chose. Je travaille avec des adultes mais aussi avec des enfants, je ne peux pas consommer avec eux* », explique la jeune femme, actuellement en arrêt de travail et bientôt en postcure dans une unité hospitalière qui accompagne les patients dans leur démarche de sevrage. Ce matin-là, Charlotte s'est dit : « *Je ne consommerai pas.* » Appliquant ainsi la première devise des Narcotiques anonymes : « *Juste pour aujourd'hui.* »

FIN